À L'AFFICHE ÉGALEMENT

■■□□□ POURQUOI PAS

Et la vie va...

Documentaire français d'Abraham Segal (1 h 35).

Documentariste rare sur le grand écran – il s'y était notamment illustré en 1997 avec *Enquête sur Abraham* –, Abraham Segal est davantage un homme de la lettre, ou de la parole qu'il aime à recueillir, que de l'image. Ses films, toujours intéressants à découvrir, laissent un peu la question de la mise en scène en suspens. C'est de nouveau le cas avec *Et la vie va...*, vaste entreprise qui va à la rencontre des affligés de toutes natures et de ceux qui leur portent secours, dans une démarche philosophique ambitieuse mais au cadre proliférant. Immigrés clandestins, opposants politiques, poète mort en déportation, victimes du terrorisme ou du dérèglement climatique, malades atteints du cancer, ce sont tous les malheurs du monde que voudrait prendre en charge son film, qui montrent tous ceux qui relèvent le défi d'agir et de témoigner en leur faveur, depuis les bénévoles du Secours catholique jusqu'à l'artiste Ernest Pignon-Ernest, en passant par la psychologue Marie-Caroline Saglio. Il s'y agit, en somme, de montrer la lutte pour la vie contre l'emprise du mal et de la mort. ■ **J. MA.**

Le Dernier Compromis

Documentaire français d'Anne Fonteneau (1 h 22).

Anne Fonteneau suit en 2023 Laurent Berger durant ses derniers mois à la tête de la CFDT, alors que les négociations avec l'Etat sur la réforme des retraites sont à l'arrêt, malgré de fortes mobilisations dans la rue. Le film en reste aux figures convenues du documentaire « autorisé » avec une figure publique : mines pensives, sempiternels plans depuis la banquette arrière d'une automobile, ronron des flashs info, limbes du siège syndical ou des médias, discussions téléphoniques, rencontres sur le terrain avec les adhérents, échanges patelins ou soucieux avec ses collaborateurs ou son homologue de la CGT, Philippe Martinez. Tout cela reste en surface, comme glissant sur les bureaux et moquettes qui constituent l'essentiel du décor, et jamais on n'entre dans le « dur », la boîte noire des rapports de force, notamment avec le gouvernement. *« Moi je veux juste retrouver une vie tranquille. Plus vite ça finit, mieux je me porte »*, lâche Laurent Berger durant une réunion. Tout au plus apprendra-t-on qu'il aime jouer au baby-foot pour décompresser et chantonner en écoutant la radio en voiture, entre deux rendez-vous. ■ **H. AU.**

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

	Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (*)	Nombre d'écrans	Evolution par rapport à la semaine précédente	Total depuis la sortie
C'était mieux demain	1	193 711	585		193 711
Une bataille après l'autre	3	188 660	720	↓ – 27 %	930 360
Tron : Ares	1	171 619	487		171 619
Gabby et la maison…	1	154 982	511		154 982
Un simple accident	2	99 350	359	↓ – 46 %	321 093
Marche ou crève	2	87 655	370	↓ – 36 %	250 651
Conjuring : l'heure du jugement	5	81 790	517	↓ – 45 %	2 129 642
Demon Slayer : Kimetsu…	4	81 126	625	↓ – 45 %	1 585 902
Super Grand Prix	1	74 131	427		74 131
Nouvelle Vague	1	43 345	202		43 345

AP : avant-première
Source : « Ecran total »

* Estimation
Période du 8 au 12 octobre inclus

Le syndrome de la petite forme se pose encore à cette nouvelle semaine cinématographique. Passé l'effet *Conjuring* (plus de 2 millions d'entrées en cinquième semaine), ainsi que la très bonne performance d'*Une bataille après l'autre* (930 360 spectateurs en deux semaines), peu d'étincelles. Les trois entrées les plus remarquables tournent ainsi à un peu plus de 300 spectateurs par copie.
On nomme *C'était mieux demain* (comédie française), *Tron. Ares* (fantastique américain) et *Gabby et la maison magique* (animation hollywoodienne). Peu de frémissements, en revanche, du côté des autres nouveautés, parmi lesquelles le cinéma d'auteur – *Nouvelle Vague,* de Richard Linklater (43 345 entrées), ou *Météors,* d'Hubert Charuel (27 000 entrées) – est à la peine, en dépit du succès d'estime du premier. La Palme d'or *Un simple accident*, malgré le décrochage attendu, continue, en revanche, sur une bonne dynamique en deuxième semaine et dépasse les 320 000 entrées.

CINÉMA

Pierre Lescure nommé à la tête des Studios de Paris

Pierre Lescure, ex-président du Festival de Cannes et cofondateur de Canal+, a été nommé à la tête des Studios de Paris, où ont été tournés des épisodes de la série *Emily in Paris*, ont annoncé les studios, lundi 13 octobre. *« Cette arrivée marque une nouvelle phase dans l'ascension des Studios de Paris en tant que pôle d'excellence de la production cinématographique et audiovisuelle française, européenne et internationale »*, affirme l'entreprise dans un communiqué. Les studios ont accueilli le tournage de séries *(Le Bureau des légendes*, *The Walking Dead*) et de longs-métrages, dont *Notre-Dame brûle*, de Jean-Jacques Annaud. En 2022, le producteur de cinéma et homme d'affaires tunisien Tarak Ben Ammar, qui avait cofondé ces studios dix ans plus tôt, en est devenu l'unique actionnaire après avoir acquis les parts de la société de Luc Besson EuropaCorp. – *(AFP.)*

PHOTOGRAPHIE

175 000 visiteurs aux Rencontres d'Arles en 2025

Les Rencontres d'Arles, qui se sont achevées le 5 octobre, continuent d'attirer toujours plus de public : le festival de la photographie annonce avoir reçu 175 000 visiteurs, soit 9 % de plus qu'en 2024, dans les 47 expositions au programme, selon des chiffres communiqués lundi 13 octobre. Et 23 000 personnes ont aussi participé à la semaine d'ouverture, du 7 au 12 juillet. La 57e édition aura lieu du 6 juillet au 4 octobre 2026.

Suzu Hirose (Etsuko) et Fumi Nikaido (Sachiko). METROPOLITAN FILM EXPORT

Des femmes face à leurs fantômes

Le cinéaste japonais Kei Ishikawa adapte le roman de Kazuo Ishiguro

LUMIÈRE PÂLE SUR LES COLLINES

■■■□

Allongée sur son canapé, Etsuko (Yoh Yoshida) apparaît à l'écran plongée dans le sommeil. La caméra cadre son visage alors qu'elle ouvre les yeux, rattrapée par un chagrin. A quoi pouvait-elle bien rêver ? On bascule ensuite en journée dans un intérieur japonais, à Nagasaki, en 1952. Etsuko (Suzu Hirose), enceinte de son premier enfant, est une femme au foyer dévouée qui fantasme sur les images de vedettes hollywoodiennes.

Tout *Lumière pâle sur les collines*, adaptation par Kei Ishikawa (*A Man*, 2024) du roman de Kazuo Ishiguro (Gallimard, 1984), se joue dans ce va-et-vient entre deux continents et deux époques, l'Angleterre des années 1980 et le Japon des années 1950, entre la réalité et la rêverie, dans un contraste de bleu et de jaune traversant chaque segment. Cette bipolarité faite de jeux d'oppositions, d'échos et de miroirs se construit aussi autour de duos féminins. A l'époque contemporaine, Etsuko reçoit la visite de Niki (Camilla Aiko), sa fille cadette issue d'une deuxième union, qui a un projet d'écriture secret autour de Nagasaki. Dans les années 1950, Etsuko se lie avec sa voisine Sachiko (Fumi Nikaido), une mère célibataire décriée qui rêve de quitter le pays avec son amant, un soldat américain en mission au Japon.

Deuil et blessures intimes

Lumière pâle sur les collines est affaire de reconstructions. Le réalisateur Kei Ishikawa s'intéresse à des survivants de catastrophes survenues à différentes échelles, dont il ausculte les ramifications. Dans les années 1950, à Nagasaki, la seconde guerre mondiale et les bombardements américains sont encore dans toutes les têtes. Et, trente ans plus tard, dans la campagne anglaise, Etsuko se relève tout juste du suicide de sa fille aînée, Keiko, qu'elle a emmené vivre en Angleterre avant de construire un nouveau foyer. La greffe familiale ne s'est pas faite, Niki a toujours eu une relation distante avec sa demi-sœur décédée.

Ces drames ont laissé place à des blessures intimes, au silence, à la tentation de la fuite. A Nagasaki, on tait les séquelles de ses radiations. En Angleterre, Etsuko fait comme si sa fille était encore vivante. Le temps du deuil est lent, laborieux. Le raccord si impossible entre l'avant et l'après qu'il faut parfois inventer une réalité alternative. Kei Ishikawa s'appuie sur une mise en scène sophistiquée, nimbant ses personnages d'une aura presque irréelle.

Kei Ishikawa s'intéresse à des survivants de catastrophes survenues à des différentes échelles

Avec ses faux airs de mélo, *Lumière pâle sur les collines* jette un éclairage cru sur le sort réservé aux femmes, contraintes de sacrifier quelque chose d'elles-mêmes au cœur de sociétés patriarcales. Dans le Japon des années 1950, Etsuko est restreinte à une place domestique quand Sachiko, objet de médisance, paie cher son éloignement de la norme. Elle veut partir vivre aux Etats-Unis pour offrir plus d'opportunités à sa fille. Trente ans plus tard, Etsuko, dont la vie se réduit encore au foyer, porte toute la culpabilité du suicide de Keiko. Ce film hanté par la mort n'en reste pas moins chaleureux. Il trouve du réconfort dans ses liens tissés entre des femmes qui, par la parole et par l'écoute, partagent une humanité blessée.

Surtout, *Lumière pâle sur les collines* porte l'espoir que les jeunes générations viendront bousculer les aveuglements de leurs aînés. Le père du premier mari d'Etsuko, partisan de l'ordre et de la force, se voit reprocher par un jeune universitaire d'avoir mené le pays au pire. A l'opposé de sa mère, Niki rêve d'une vie plus ambitieuse que de simplement trouver un mari et faire des enfants. Et, en Angleterre, dans les années 1980, des femmes montent un camp de la paix sur la base aérienne de Greenham Common pour protester contre le déploiement de missiles de croisière afin que plus jamais le cauchemar de Nagasaki ne puisse se répéter.

Au début et en clôture du film, une même chanson, *Ceremony.* Une même énergie, construite là aussi sur les cendres d'un suicide. Le nom du groupe qui s'est relevé de la mort du chanteur Ian Curtis, comme une promesse, un chemin à suivre : New Order. ■

BORIS BASTIDE

Film japonais, britannique et polonais de Kei Ishikawa. *Avec Avec Suzu Hirose, Fumi Nikaido, Yoh Yoshida (2 h 03).*

Le chemin du deuil après le 13-Novembre

Sensible et délicat, le film d'animation aborde à hauteur d'enfant la douleur de la disparition

LA VIE DE CHÂTEAU, MON ENFANCE À VERSAILLES

■■■□□

Du documentaire à la fiction, nombre d'œuvres ont abordé les attentats du 13 novembre 2015. Dans *La Vie de château, mon enfance à Versailles*, film d'animation tout public, ce thème, bien que central, n'est pas écrasant. Ses évocations se logent dans les décors parisiens : les gerbes de fleurs à terre, *« Fluctuat nec mergitur »* (la devise de Paris) et *« Paris est une fête »* tagués dans un élan de vie et de résistance sur les murs. Elles résonnent immédiatement dans le cœur des spectateurs comme des personnages, ceux qui doivent faire leur deuil. A commencer par Violette, l'héroïne de 8 ans, qui est devenue, cette nuit-là, orpheline et pupille de la nation.

L'enfant qui a grandi dans le quartier de la place de la République, en plein cœur des terribles événements, doit emménager avec son oncle, Régis, qu'elle n'a jamais vraiment connu, factotum au château de Versailles. Le quadragénaire bourru est habitué à la vie en solitaire depuis qu'il a coupé les ponts avec ses parents. La petite fille en colère ne pense qu'à fuguer. Toux deux vont devoir surmonter leur peine d'avoir perdu une mère et une sœur, s'apprivoiser et dépasser les fractures familiales, les éloignements, les *« problèmes de grands qui deviennent souvent ceux des enfants »*, selon les termes de Violette.

A l'image de son casting, *La Vie de château, mon enfance à Versailles* est passé par plusieurs états, sur presque dix ans de développement, avant de devenir un film d'une heure vingt et une minutes. Il fut d'abord un court-métrage, puis une minisérie pour France Télévisions et six romans jeunesse (L'Ecole des loisirs, 2021-2024) avant d'être retravaillé en long-métrage par Clémence Madeleine-Perdrillat et Nathaniel H'Limi. Le matériau ne s'en retrouve pas pour autant lessivé. Ce récit raconte la nécessité du temps dans le travail de deuil, tout comme la façon qu'auront Violette et Régis de se réparer.

Délicatesse du propos

Côté dessin en 2D, Nathaniel H'Limi recourt à un graphisme simple, proche de la BD jeunesse, avec des couleurs franches lisibles pour un jeune public. Bien qu'évoluant dans les ors de Versailles, les décors sont allégés, conférant plus de vie aux personnages.

La délicatesse du propos, ciselée par l'écriture de Clémence Madeleine-Perdrillat – scénariste notamment sur la série d'Arte *En thérapie* – passe par une manière très visuelle d'imager le ressenti et le caractère des personnages : Régis, tellement costaud qu'il est engoncé dans sa voiture, la maison et la chambre qui bougent à mesure que Violette prend ses marques dans son nouveau foyer ou encore une séquence de catharsis et de cris devant un feu de camp.

La Vie de château, mon enfance à Versailles est écrit à hauteur d'enfant : dans les cadrages, la façon de décréter qu'un endroit est moche ou qu'un adulte pue. Ou de saisir les conversations de grands et de capter les vexations que Régis a connues plus jeune. Le film a aussi la vertu de rappeler aux adultes qu'ils furent un jour des enfants, et de renouer avec ce point de vue. ■

PAULINE CROQUET

Film d'animation français de Clémence Madeleine-Perdrillat et Nathaniel H'Limi *(1 h 21).*